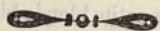


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE CHANTEUR DES GRÈVES, par M^{me} ÉMILIANE DU MÉRAC (suite et fin). — LA VALSE DE MINUIT, par LOUIS ÉNAULT (suite et fin). — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il y a eu quelques fêtes ces jours derniers aux environs de Paris, fêtes d'adieu données par les demi-campagnardes qui vont respirer l'air pur des coteaux voisins de la grande ville aux voyageuses qui la quittent tout à fait; il y a eu de jolies réunions de jour un peu gênées par la chaleur, contre laquelle on luttait cependant assez bien, grâce aux vastes éventails de paille ou de soie que Duvelleroy a faits spécialement contre la canicule dont nous jouissons; la mousseline, la gaze, les jacons les plus légers ont été seuls portés. En ces circonstances, le goût encore plus que la fortune de chaque femme en diversifiait les formes et les couleurs. L'été est sans contredit la saison qui fait la plus large part à l'initiative de la femme élégante; les éléments qui entrent alors dans la toilette n'ont point le plus souvent de valeur par eux-mêmes, ils n'en acquièrent que par leur mise en œuvre. L'hiver il suffit d'avoir une toilette riche pour être convenable; la critique s'adoucit toujours devant le respectable total de billets de banque que représente une grande parure; on peut n'être pas harmonieusement vêtue, on n'est jamais vulgaire; l'été, c'est tout différent, la mousseline est à la portée de tout le monde, et on peut risquer de se trouver habillée comme la femme de son concierge, catastrophe que savent du reste éviter à merveille les Parisiennes qui s'adressent aux maisons chez lesquelles n'entre jamais une pièce d'étoffe qui n'ait pas

été fabriquée pour elles. La maison Fauvel est de ce nombre, et elle offre cet avantage de pouvoir offrir à sa clientèle un assortiment immense d'étoffes sans cesse renouvelées et de les tenir toujours au cours le plus modeste. Elle doit à son immense clientèle de la France et de l'étranger cette faculté de rester très-modérée dans ses prix, tout en étant sans cesse à la tête de la nouveauté en tous genres. Pour ces petites fêtes dont nous parlions, elle a eu fort à faire et a su trouver les plus jolies et les plus fraîches combinaisons. C'est pour les réunions du soir surtout qu'elle s'est distinguée. On lui doit la délicieuse innovation des robes brodées en paille, dont nos gravures n'ont pu rendre l'éclat et la légèreté que bien imparfaitement; elle vient de compléter cette charmante invention en mêlant la paille à ses ornements d'une manière plus simple qu'en broderies. Elle a fait fabriquer de certaines robes de taffetas blanc dont les carreaux, pointillés de soie paille, ont pour séparation un petit agrément de paille; cette robe se fait à deux jupes, une frange de paille à boule ou à effilés garnit la seconde jupe, la berthe du corsage et les manches. On ne peut rien rêver de plus gracieux et qui concilie mieux les exigences de l'élégance et de la saison. Les robes blanches en tarlatane, entièrement ruchées, dont une petite tresse de paille retient les ruches, sont vaporeuses et légères comme des robes de fée. Parfois on remplace par un petit filet vert la tresse de paille, et l'on complète cette parure blanche par une sorte d'écharpe de feuillage formée d'herbes aquatiques, de bruyères et de pampres miniature, écharpe qui se posant sur l'épaule en bandouillère, se noue près de la taille. Si on préfère les robes de couleur aux robes blanches, la maison Fauvel emploie une sorte de gaze-tarlatane qui, en bleu, en cerise, en vert azof, est d'un merveilleux effet. Les ornements de paille sont encore à peu près les seuls qu'elle ajoute à ces transparentes étoffes; les rubans, les effilés, les fleurs mêmes, hors les fleurs de gaze, seraient trop lourds pour se poser sur ces nuages qui ont les couleurs de l'arc-en-ciel. Le tulle est toujours charmant, surtout bouillonné. Il est en réalité un des tissus les plus légers qu'on puisse porter; cependant l'usage de la haute fashion ne l'admet pas volontiers dans la composition des toilettes d'été, à moins qu'il ne soit du tulle de fil, c'est-à-dire

du tulle de dentelle, comme celui que la maison Fauvet a employé pour la dernière robe qu'elle a envoyée à la jeune princesse Stéphanie de Saxe. La robe avait trois jupes bordées d'un simple ourlet, sur lequel était posé un agrément de paille très-délicat; le corsage était fait à la Vierge et décolleté carrément; l'ornement se reproduisait sur le poignet qui entourait la poitrine, les manches étaient ouvertes à la grecque, et, par une innovation fort gracieuse, beaucoup plus longues qu'on ne les a encore portées, elles descendaient par derrière jusqu'à la hauteur de la seconde tunique; une large ceinture de ruban blanc brodé de soie formant un gros nœud par devant terminait cette simple et jolie toilette. Madame Tilman avait joint à cette robe une de ces couronnes Cérès qui, mélangée d'épis de seigle, de folle-avoine et de baies noires du sureau, avait une légèreté et une originalité remarquables.

Toutes les femmes n'ont pas des occasions de danser par ce temps de désertion générale; il y en a qui prennent la campagne au sérieux et auraient horreur de se préoccuper d'une couronne ou d'un volant par cette saison consacrée au repos; à celles-là nous indiquerons les peignoirs de madame Payan comme les plus charmants et même les plus habillés qu'elles puissent voir, soit qu'elles les choisissent en piqué ou en petit basin à quil'es brodées et festonnées, soit qu'elles les préfèrent en mousseline ou en jaconas, avec ces jolies berthes à pattes croisées qui les complètent si harmonieusement; les peignoirs en jaconas de couleur festonnés en couleur sont encore une très-gracieuse invention de madame Payan; elle fait aussi de petites toilettes brodées en coton rouge, bleu ou lilas sur jaconas blanc, qui sont d'un goût parfait; les femmes délicates préfèrent les broderies sur batiste ou fine toile de Frise, et en cela elles ont raison, car, par les chaleurs qu'il fait, le contact du fil sur la peau est le plus agréable qu'on puisse recevoir. Dès que l'on veut rendre un peu plus parées toutes ces jolies confections de mousseline dont les modèles abondent chez madame Payan, on se borne à leur ajouter un nœud de ruban, un transparent de couleur, et le négligé devient sur-le-champ une élégante toilette; si la mousseline est brodée, elle peut se passer de tout accessoire, et rien n'est d'un goût plus parfait qu'une robe blanche à volants brodés, accompagnée d'un de ces grands châles de mousseline à volant d'un travail si délicat, que madame Payan a fait faire cette année pour ces élues du grand monde qui demandent d'abord à un objet de toilette s'il est d'un goût irréprochable, et s'informent ensuite du prix qu'il coûte.

Madame Pauline Royer a un véritable monopole pour les costumes d'enfant, depuis les broderies et les langes ouvrés qui enveloppent et préservent le *baby* au berceau jusqu'aux vêtements de soie qui parent la fillette presque jeune fille; en ce moment elle confectionne par douzaines de charmants déshabillés de toile écrue qui sont ce qu'on peut faire porter de mieux aux

enfants des deux sexes par cette saison: c'est frais, commode, peu coûteux, et cela a cependant toujours cette distinction de forme et d'ornement qui a fait la réputation aujourd'hui si bien établie de madame Pauline Royer.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas blanc à deux jupes garnies de grosses ruches de taffetas découpé. Fichu de dentelle noire à bouts nouant derrière. Nœud dans les cheveux en ruban blanc, velours et dentelle noire. Nœud blanc au corsage. Bracelets or et émail noir. Souliers de taffetas blanc. Gants de chevreau.

Seconde toilette. — Robe de gaze blanche à trois volants couverts de quatre bouillons de gaze bleue, les volants bordés d'une petite blonde blanche à dents. Corsage à draperies couvertes de bouillons bleus. Manches de gaze blanche à bouillons, piquées de petits nœuds bleus. Guirlande de grosses marguerites des champs. Souliers blancs. Gants de chevreau.

Détails des patrons.

1. *Patron de mantelet de la maison Minette.* — Ce mantelet se fait en soie, en mousseline ou en velours; on le borde à volonté d'un haut effilé, d'un volant ou d'une dentelle; sur le mantelet même on dessine une grande grecque formée par des broderies en soie ronde, en coton ou en ruches de petits rubans; on répète cette grande grecque autour du cou, cela est très-facile à faire dessiner; on peut même l'indiquer soi-même en découpant au ciseau, en papier, un modèle de grecque que l'on pose sur l'étoffe, et dont on suit le contour avec une aiguillée de fil blanc. On déplace son modèle à mesure qu'une portion de la grecque est dessinée.

Nota. Les figures qui ont des lettres désignent les différentes parties du mantelet.

2. *Chapeau des dames Noël.* — Ce chapeau se fait en étoffe ou en crêpe; il peut être blanc, couvert de ruches de couleur; il peut encore être orné de grandes blondes et d'une fleur sur le côté; fait pour jeune fille en tarlatane posée sur fond de soie avec deux ruches de tarlatane dessus et une rose thé en dessous, il a une grâce et une simplicité charmantes.

Explication de la planche de dessins du mois d'août.

N° 1. Dessin de soutache pour sachet à mouchoir ou buvard, à broder sur velours, moire ou cuir de Rus-

sie. Sur velours bleu ou cuir de Russie, pour buvard, la soutache serait or, noir et rouge; pour sachet, elle serait or et vert sur moire blanche, blanc et argent sur moire rose, bleue ou orange.

N° 2. Dessin d'ombrelle à broder en soie plate de la couleur du fond, ou bien en blanc sur fond bleu ou rose clair, en noir sur vert ou bleu plus foncé.

N°s 3, 4, 5. Dessins de col, de manches et d'entre-deux à broder au plumetis sur mousseline. Les zigzags du bord sont des brides en fil à dentelle; le pointillé indique le point de sable, les petites croix des jours.

N° 6. Quart d'un mouchoir à broder au plumetis mat sur batiste. Tous les ronds sont des pois.

LE CHANTEUR DES GRÈVES.

(SUITE ET FIN.)

L'enfant s'épuisait en lamentations déchirantes sans pouvoir quitter le rivage quand le bon oncle Anspack, aussi éperdu que lui, l'entraîna dans sa pauvre demeure. Mais bientôt le fils de l'hôtesse voulut repartir; cette ville, le mouvement de ce port, l'aspect de ces vaisseaux, la vue du *Christophe Colomb*, toujours fier, toujours indolent, lui devenaient odieux. La douleur austère, le désespoir muet du voilier, lui étaient insupportables; l'enfance est bruyante, expansive dans le malheur comme dans la joie; il fallait au frère de Jeanne de l'espace pour fuir sa peine, le grand air pour sécher ses larmes. Il reprit le chemin qu'il avait suivi naguère le cœur content, mais tout ce qu'il rencontra sur sa route, les haies, les arbres, les maisons mêmes, lui semblait partager sa tristesse et revêtir une physionomie sombre. Le temps aussi était soucieux sous la brume grisâtre; les hommes seulement paraissaient insulter à ses maux. C'est toujours chez eux que nous trouvons l'indifférence, si ce n'est l'ironie. Ils passaient près de lui, qui pleurait, en chantant, sans même baisser la voix à son approche. Le pauvre maraudeur ne trouvait de consolation à ses misères, de repos à ses fatigues, qu'en s'arrêtant au pied des croix qui se montrent fréquemment sur les chemins de la Bretagne. Elles sont là, silencieuses, immobiles, pareilles à de pieuses sentinelles, disant à l'affliction : — Espère! — A la faiblesse : — Prie! — Au crime : — Tremble! — Car sur les routes marchent des veuves, des orphelins, des brigands.

La croix venait de dire à l'enfant : — Prends courage! — Après avoir longtemps sangloté à l'ombre du

calvaire, et s'être relevé plus calme et plus fort, il cheminait de nouveau.



Le pauvre petit ne put se résigner à retourner au Loup marin, car il s'en était échappé clandestinement; c'était sa ressource, quand il craignait d'être refusé, il ne demandait pas de permission, ne laissant pas alors de se persuader qu'il n'avait pas désobéi. Quoique ses absences ne fussent pas rares, il ne restait jamais hors de la maison plus d'une journée, mais il avait compté sur la joie causée par le retour de Maurice pour effectuer le sien sans trop de bruit; hélas! que dire maintenant? S'il était rusé au jeu, il restait sans force et sans voix devant une pareille catastrophe; ce ne serait certes pas lui qui remplirait le pauvre logis de deuil et de gémissements. Dans sa détresse, il se rappela l'homme qui avait réussi maintes fois à détourner de lui la correction maternelle, et qui parvenait toujours à calmer les alarmes de Jeanne; il se souvint enfin de celui qui semblait posséder le secret de ramener la paix dans cet intérieur. En un mot, il vint me trouver.

Peu de minutes avant son arrivée, j'avais appris le malheur qui le frappait.

— Vous étiez donc aussi de ses amis? me dit-il naïvement en voyant mes yeux rougis.

— Oui, mon enfant, repris-je avec chaleur, j'étais l'ami du matelot comme je suis le tien, comme je suis celui de ta sœur, de tous ceux qui n'ayant aucune fortune savent donner beaucoup; Maurice ne possédait que son cœur et sa vie, il donna son cœur sans réserve à l'amour, sa vie sans regret pour un ami.

Le maraudeur ne m'avait pas encore exprimé le véritable motif de sa venue, que j'avais deviné le service qu'il allait réclamer de ma compassion, mais quel courage n'eût un instant hésité devant la terrible mission qui allait m'être confiée? Pourtant je ne reculai pas, moi seul je pourrais trouver dans mon âme un langage capable d'apaiser la souffrance de Jeanne en lui apprenant le désastre de son cœur. Je connaissais ses faiblesses, et savais des paroles propres à réveiller l'énergie de ses pieuses croyances. Il fut donc convenu que je me rendrais à l'auberge, et que l'enfant m'y rejoindrait après m'avoir laissé le temps de prévenir sa mère de son retour.

Plus j'approchais de la maisonnette encore si tranquille, plus ma tâche me paraissait cruelle. La jeune fille allait-elle mourir sous mes yeux? Puis je me souvenais de sa tristesse opiniâtre, de tous les pleurs qu'elle avait déjà répandus sur cet amour, et j'espérai que ce cœur, depuis longtemps éprouvé par la souffrance, serait moins violemment déchiré que si l'espérance au doux sourire l'eût toujours abusé. Du moins, elle ne serait plus obsédée de l'incessant désir de voir celui qu'elle aimait, vertige cruel qui torture tant



753

LES MODES PARISIENNES

Robes de la M^{me} Minette, Fleurs de M^{me} Gilman, Bijoux de Froment Meurice, Corsets de M^{me} Vigouroux, Souliers de Caux, Gants et Parfums de Sager Laboullée.

Ayuntamiento de Madrid
Bureau du Journal 20, rue Bergère.



Compagnie Galois & Co.

Paris

LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M^{me} Ninette, fleurs de M^{me} Gilman, Bijoux de Froment Maurice, Corsets de M^{me} Vigoureux, Souliers de Caux, Gants et Parfums de Sager Laboullée.

Ayuntamiento de Madrid

moment de la prise de la Bastille, qu'il devait chanter quarante ans plus tard.

Peu de jours après cette victoire populaire, l'enfant part pour Péronne, où il va retrouver une tante paternelle, aubergiste dans un faubourg de la ville. Ce fut à cette époque que la foudre tomba sur lui et le paralyssa momentanément de tous ses membres.

A quatorze ans, il entre comme apprenti chez Laisney, imprimeur à Péronne. C'est là qu'il commence à se révéler à lui-même.

Béranger n'a donc pas eu une jeunesse studieuse; l'éducation ne développa point ses brillantes facultés. Il fut successivement, comme le dit un vers de l'une de ses chansons :

Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

Imprimeur, il apprit l'orthographe et les premières règles de la versification. Cela suffit à son génie. Béranger fut remarqué dès ses débuts.

A dix-sept ans, le futur chantre des *Gueux* revient à Paris, chez son père. Sa tête est pleine de rêves poétiques; il brûle de chanter, de parler la langue des dieux; il commence une comédie aristophanesque intitulée les *Hermaphrodites*, dirigée contre les hommes faibles et les femmes ambitieuses.

Il perd ensuite quelques années à composer un poème épique intitulé *Clovis*, travail stérile duquel il n'est rien resté.

Cependant la misère était venue frapper à la porte du jeune poète : *privé de ressources, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseil*, Béranger eut l'idée de mettre ses poésies sous enveloppe, et de les adresser à Lucien Bonaparte. Lucien devina le poète et devint son protecteur. Mais bientôt Lucien partit pour Rome. Il lui envoya de la ville éternelle une procuration pour toucher son traitement, à lui Lucien, comme membre de l'Institut. Béranger n'oublia jamais ce bienfait, et trente ans plus tard, en 1833, il dédiait à Lucien son dernier recueil de chansons nouvelles.

Landon l'employa aux *Annales du Musée*, dont il rédigea plusieurs volumes; enfin, sur les recommandations d'Arnault, M. de Fontanes le fit entrer comme expéditionnaire dans le secrétariat de l'Université. Il y resta douze ans. C'est dans les bureaux, sur le papier de l'administration, qu'il griffonna la *Gaudriole*, *Frétilton*, le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*.

A propos du *Roi d'Yvetot*, j'ai eu entre les mains une lettre de Béranger adressée en 1815 à M. Terrier, confiseur, *aux deux palmiers*, rue Saint-Honoré. Ce confiseur renommé avait fait, en 1815, le *roi d'Yvetot* en bonbon. Béranger lui écrit à ce propos qu'il avait envie d'ajouter un couplet à sa chanson, mais que le tirage était fait. Ce couplet il le lui envoie manuscrit; le voici :

Cher Terrier, quel honneur pour moi !

Eh quoi ! sans flatterie

Vous mettez de mon petit roi

L'histoire en sucrerie.

Grâce à vous, ce roi généreux,

Va faire à son gré des heureux.

Ah ! pour lui quel doux lucre !

S'il n'en fait encor dans un an,

Cher Terrier, que je sois un Jean.

Un Jean...

Un Jean...

Que je sois un Jean sucre !

A la chute de l'empire les désastres de la France inspirèrent à Béranger des chants pleins de patriotisme. Si sous l'empire il chanta le roi d'Yvetot, après 1814, en haine de l'étranger, il se mit à chanter la gloire de la France.

Pendant les cent-jours, on lui offrit les fonctions de censeur que l'on voulait *grassement salarier*. Béranger refusa et se borna pour toute réponse à envoyer la chanson sur la censure de Louis XVIII.

Après Waterloo, il publie l'*Habit de cour*, le *Marquis de Carabas*, *Paillasse*, la *Marquise de Pretintaille*, l'*Enfant de bonne maison*, et une foule d'autres. D'un autre côté, le poète qui n'a flatté que l'infortune adresse à son ami Arnault, alors en exil, la touchante élogie intitulée les *Oiseaux*.

Les chants de Béranger s'élèvent de plus en plus. Ils deviennent des odes sublimes : la *Sainte Alliance des peuples*, *Mon âme*, le *Dieu des bonnes gens*, le *Vieux drapeau*, l'*Orage*, les *Deux cousins*, les *Adieux à la gloire*, les *Enfants de la France*, le *Champ d'asile*, le *Bon vieillard*.

Béranger mérite dès lors le titre glorieux de poète national.

Bientôt il fut destitué de son modique emploi, comme il s'y attendait bien.

En 1824, il fut en butte aux poursuites les plus vives du pouvoir et aux réquisitoires de M. de Marchangy. Renvoyé devant les assises de la Seine, sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs, d'outrage à la morale publique et religieuse, de délit envers la personne du roi, et de provocation au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé, il comparut devant le jury.

Acquitté sur le premier et sur le troisième chef de l'accusation, Béranger fut déclaré coupable sur les deux autres à la majorité de sept voix contre cinq.

La cour, où siégeaient MM. Larrieux, Cottu, Baron, Sylvestre de Chanteloup, d'Haranguier et de Quincey, se réunit à la majorité du jury, et le poète fut condamné à 300 fr. d'amende et à trois mois de prison.

Cette condamnation augmenta encore la popularité de Béranger. Elle lui valut les témoignages d'estime et d'affection des hommes les plus honorables et du peuple tout entier.

Quant à Béranger, il chanta dans sa prison.

La prison ne le corrigea pas. Rendu à la liberté, il continua à railler les fautes du pouvoir et à chanter les espérances du peuple.

En 1828, sous le ministère de M. de Martignac, Béranger fut condamné à neuf mois de prison pour les chansons *l'Ange gardien*, *le Sacre de Charles le Simple* et les *Infiniment petits* ou la *Gérontocratie*. Ce fut M. Barthe qui le défendit.

Les trois journées de juillet 1830 amenèrent le triomphe des idées généreuses du chansonnier, et en même temps semblèrent amener la chute du règne de la chanson politique. Les amis politiques de Béranger étaient arrivés au pouvoir; Béranger pouvait obtenir d'eux tout ce qu'il aurait voulu, Béranger n'eut qu'à repousser leurs offres.

Béranger était jaloux de son indépendance. Nous le voyons alors, avec attendrissement, garder sa noble pauvreté.

En 1833, il publia des chansons nouvelles, chansons qui sont antérieures à 1830.

La sérénité de Béranger au milieu de la misère, le calme de son cœur au milieu des luttes de la jeunesse, se peignent admirablement dans ce passage de l'une de ses lettres :

« J'étais si pauvre ! La plus petite partie de plaisir » me forçait à vivre pendant huit jours de panade que » je faisais moi-même tout en entassant rimes sur rimes, et plein d'espoir d'une gloire future. Rien qu'en » vous parlant de cette riante époque de ma vie, où, » sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je » me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se remplissent de larmes involontaires... »

Comment se fait-il qu'elle soit d'un si grand exemple, cette vie passée à aimer Lisette et la gloire, où trouvent place les joies naïves du cœur, que n'ont jamais souillée aucun vice égoïste, ni l'ambition, ni la cupidité, ni la flatterie, et cela sans jamais se démentir, tout simplement, tout naïvement, sans aucune prétention, sans aspirer le moins du monde à passer pour un Brutus ? Béranger, c'est le sage des temps modernes. Il n'affiche pas les vertus austères, les grands renoncements; mais, pour que sa vie soit douce et belle, il ne demande que de l'amour et de la gloire; chante de mélodies immortelles, son courage sans faste n'a poursuivi qu'un seul bien : une existence libre et ignorée.

Néanmoins, on se tromperait grossièrement si l'on ne voyait en lui qu'un épicurien aimable et égoïste; s'il chanta les plaisirs qui n'ont besoin ni de la fortune ni de la puissance, et ne coûtent de larmes à personne, il fut toujours prêt à se dépouiller du peu qu'il avait pour le donner aux autres.

S'il a toujours fui les luttes politiques, s'il n'a jamais été un homme de parti, il n'en a pas moins été un grand citoyen, servant de ses vers l'idée moderne.

Béranger est populaire parce qu'il est plein de cœur. Quand il chante sa maîtresse, sa misère, ses plaisirs et la liberté, le peuple se reconnaît; et quand il lui dit :

C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté,

le peuple l'écoute parce que Béranger est du peuple. On peut dire de lui ce qu'il a dit de Manuel :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.

Béranger aime sincèrement le peuple; il s'émeut profondément au spectacle de ses douleurs; il demande au peuple toute sa gloire; il aime mieux entendre les voix rudes des hommes du peuple redire ses refrains que d'entendre les habiles, les académiciens, faire l'éloge de son talent poétique.

Béranger n'a voulu être qu'un chansonnier. Observateur profond, comique plein de finesse, écrivain de premier ordre, il n'a fait que des chansons. Mais la chanson de Béranger ce n'est pas ce refrain grivois qui fredonne, c'est tout un poème d'esprit, de sensibilité, de grâce naïve, de méditation philosophique et de style. Par-dessus tout, c'est un poème de cœur. Béranger met son cœur dans ses plus vives gaietés. On voit sa bouche sourire malicieusement, mais toujours ce front vaste et pensif porte la divine et sympathique tristesse du génie.

Mille faits prouvent ce que nous disons de la bonté de son cœur. Nous en avons cité quelques-uns; en voici un autre que nous avons raconté ailleurs et que nous répétons ici.

Béranger demeurait alors dans le faubourg Saint-Germain. Il avait souvent rencontré dans son escalier un homme vers qui il se sentait attiré par une sympathie magnétique. Cet homme avait la figure intelligente et souffrante; ses vêtements, d'une propreté rigoureuse, attestaient cependant les soins constants et pénibles de la pauvreté qui tient à rester convenable et digne. Béranger finit par pénétrer chez cet homme qui l'intéressait. Son cœur fut déchiré par le spectacle de la misère la plus navrante. Il s'informe avec bonté, il apprend que son voisin est un médecin sans clientèle, que la misère empêche de se faire connaître; il appartient à une famille riche avec laquelle il est brouillé à cause de ses opinions politiques. Cette famille le poursuit de sa haine, c'est elle qui met obstacle à toutes ses tentatives.

Quelques jours après, le voisin de Béranger le rencontre et lui dit :

— Vous ne savez pas, ma famille semble vouloir s'humaniser; elle m'a envoyé des provisions : un jambon, un pain de sucre, un sac de café, du linge, etc... Venez donc voir mes richesses.

Béranger est enchanté, il félicite son nouvel ami, il espère que cet envoi est la preuve qu'on ne lui tiendra pas longtemps rigueur.

Cependant toutes les semaines les envois se renouvellent, envois nombreux, provisions suffisantes, qui mettaient le pauvre diable à l'abri du besoin... mais rien n'indiquait que l'on voulût se rapprocher de lui; on lui tenait toujours rigueur, et lui espérait toujours.

Cela dura huit ans; pendant huit ans des provisions suffisantes arrivèrent chez le voisin de Béranger sans que sa famille parût vouloir faire autre chose pour lui.

Au bout de huit ans, épuisé par la lutte, le voisin mourut dans les bras de Béranger; il mourut en bénissant sa cruelle famille.

Or sa famille ne lui avait jamais rien envoyé. Pendant huit ans, c'est Béranger qui avait trouvé ce moyen de subvenir aux besoins de cet infortuné; pendant huit ans il lui a fourni ainsi, sans que le malheureux l'ait soupçonné, les vivres et les vêtements. Béranger n'a jamais dit à personne cet acte de charité sublime de modestie et de persévérance. Une seule personne l'a connu, celle de qui je tiens ce récit, celle qui servit d'intermédiaire à Béranger pour faire remettre ses dons chez son voisin sans que celui-ci pût soupçonner d'où ils venaient.

Dans une lettre que Béranger écrivait en avril 1829 à M. Montandon, nous trouvons cette phrase bien caractéristique :

« Une souscription a été faite pour Rouget de l'Isle. C'est Bérard qui, à ma prière, s'est mis à la tête de cette œuvre patriotique. Depuis plus d'un an elle sert à soutenir l'existence du Tyrtée national, et les souscripteurs se sont engagés au paiement d'une cotisation annuelle... Voulez-vous y prendre part pour votre propre compte? Car je ne veux pas entendre parler de vos bureaux par souscription. C'est là que vous avez pris cette vilaine maxime : *Je ne veux plus ni donner ni prêter*, parole qui ne va ni à votre fortune ni à votre cœur, et qu'il ne faut plus répéter, surtout devant moi, qui, tout pauvre que je suis, *prête et donne toujours*. »

Si quelque chose pouvait ajouter à la gloire de Béranger, ce serait de dire qu'il n'était ni de l'Académie, ni membre de la Légion d'honneur, ni membre des *soupers de Momus*.

On sait que l'Académie a fait auprès de Béranger une démarche officielle pour l'engager à accepter le fauteuil. Béranger refusa.

Quoique Béranger chante si bien la liqueur vermeille de la treille, il était d'une sobriété d'anachorète. Un jour, à dîner chez Jacques Laffitte, une dame lui en témoignait son étonnement :

— Eh quoi! monsieur Béranger, vous qui chantez si bien l'ivresse, vous ne buvez que de l'eau!

— Que voulez-vous, madame, c'est ma muse qui boit tout mon vin.

Béranger écrivait au président du Caveau moderne, qui lui offrait d'entrer dans cette société, une lettre où se trouve le passage suivant :

« Je dois vous dire que je suis tout à fait indigne de figurer dans une société constituée en *gourmands*. Je vous avouerai à ma honte que je ne bois que de l'eau, et que je ne mange que du *bœuf au naturel*. Voilà de quoi me déshonorer à vos yeux; je le sens bien, J'ai

chanté Bacchus et Comus; je ne les aime pas plus l'un que l'autre. C'est une inconséquence.

» Les poètes n'ont jamais été obligés d'être bien conséquents. C'est tant pis pour les dieux, les demi-dieux ou les belles qui se laissent chanter. Quoi qu'il en soit, je craindrais de vous rendre témoins de l'incapacité de mon estomac; j'aime mieux m'en accuser par écrit. Je suis plus à mon aise pour en rougir. Franchement, je mérite d'être précipité du *Rocher de Cancale*, au lieu d'y figurer honorablement à côté de vous... »

Béranger a habité Fontainebleau en 1836; il pensait à habiter la Touraine. On trouve ce passage dans une lettre de lui à M. Montandon (13 septembre 1836.)

« Perrotin, qui s'ennuie ici, où il vient de faire arranger une jolie maison, veut aussi aller sur les bords de la Loire. Il les explore en ce moment, et je partirai dans peu pour voir par moi-même s'il ne me serait pas possible d'y porter mes pénates. Je regretterai Fontainebleau, qui me convient tout à fait; mais il y a nécessité, Paris est trop près de moi. Il me pèse sur les épaules. Son voisinage coûte trop cher. »

Dans une autre lettre du 18 septembre de la même année il écrit au même :

« Dans quelques mois, j'espère être dans une retraite plus profonde, où je n'entendrai plus parler de nos grands personnages, malgré ce que m'écrit M. Thiers, qui veut à toute force que nous nous revoyions comme au bon temps... »

Nous devons à l'obligeance de M. Vapereau, le savant et spirituel directeur du *Dictionnaire biographique des Contemporains*, qui doit paraître prochainement, et qui est élaboré depuis longtemps avec un soin et des dépenses considérables, quelques détails intéressants et qui ne sont pas connus. Les voici :

Béranger s'est occupé longtemps et avec beaucoup de soin de faire une Biographie des contemporains à laquelle il attachait la plus grande importance, et de laquelle il disait, en 1833 :

« C'est à cette œuvre que mon nom devra peut-être de me survivre. »

Toutes les biographies, tous les dictionnaires des contemporains ont cru que Béranger continuait cette œuvre. Il y a cependant bien longtemps qu'il y a renoncé; il y a au moins quinze ou vingt ans.

« J'y ai renoncé, disait-il, parce que j'étais effrayé de tout le mal que j'aurais à dire de mes amis. »

Il a commencé aussi à écrire ses Mémoires. Il y a renoncé; et chose singulière, c'est après avoir lu les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand qu'il a pris cette détermination énergique. Les Mémoires de Béranger ont été anéantis par lui.

Depuis le volume de 1833, Béranger n'a publié que dix chansons, *Notre Coq*, *le Grillon*, *les Échos*, *l'Orphéon*, *les Pigeons de la Bourse*, *le Baptême de Voltaire*,

Claire, le Déluge, les Escargots, Ma Gaité. On se souvient qu'en 1848 *le Déluge* parut une véritable prophétie.

Béranger, malgré son amour pour la solitude, a été recherché par tous les hommes éminents de son temps. M. de Talleyrand l'a visité, Chateaubriand a cherché à le voir familièrement, Lamartine était lié avec lui; il fut l'ami de Manuel; il voyait souvent Carrel, David (d'Angers), Lamennais.

En 1849, Mgr Sibour alla le voir dans sa retraite de Passy. Cette visite fit une grande sensation. Le prélat demanda au poète de faire un choix dans ses chansons, afin de former un recueil qui pût être admis dans toutes les familles, — il n'osa pas ajouter : et dans les séminaires. Béranger réfléchit un instant, mais il fut effrayé du nombre considérable de celles qu'il serait obligé de sacrifier; il regarda Mgr Sibour avec bonhomie et lui dit en souriant :

« Eh quoi, monseigneur, ces pauvres filles, vous voulez que je les mette aux enfants trouvés ? »

Béranger est toujours resté libre au milieu des partis. Il y est parvenu grâce à sa noble et persévérante volonté. On connaît le mot qu'il dit après la révolution de 1848 :

« J'aurais mieux aimé descendre les degrés que les événements nous ont fait sauter. »

En 1848, il fut nommé membre de la commission des récompenses nationales dont faisaient partie Lamennais, Paul de Musset, Guinard, Chevallon, etc.

Élu membre de la Constituante par les électeurs de Paris par 204,474 suffrages, il n'alla que deux fois à l'Assemblée nationale. Le 8 mai 1848, il donna sa démission, qui fut refusée par la Chambre à l'unanimité.

Béranger persista, et comme l'Assemblée n'avait aucun moyen de le forcer à accepter son mandat, elle fut obligée de se priver de cette gloire si pure et si nationale.

Son éditeur, M. Perrotin, avait acheté son recueil de chansons à un prix extrêmement peu élevé; mais à mesure que s'accroissait le retentissement de ce recueil, il augmenta la pension du poète, à qui cette ressource fut suffisante. On sait que, dans ces derniers temps, l'impératrice voulut augmenter cette pension, et que Béranger refusa.

Le nom de Béranger restera un des plus célèbres, un des plus glorieux, un des plus purs de notre siècle. Ses traits ont été reproduits par les artistes les plus célèbres. David d'Angers a fait son magnifique médaillon, Adam Salomon a fait son buste. La peinture, la gravure, la lithographie ont popularisé ses traits bienveillants et son front de génie. Un seul de ces portraits pourrait donner une idée fautive de lui : c'est celui de Couture, portrait matériel, lourd, qui ressemble à la tête d'un bourgeois obscur et égoïste. Il ne faut pas avoir compris Béranger pour l'avoir dessiné ainsi.

PAUL D'IVOI.

* * * On lit dans le *Courrier de Paris* une lettre fort intéressante que nous reproduisons avec plaisir :

« Vous parliez dernièrement de l'hôtel Bonaparte, qu'on vient de démolir.

» Voulez-vous me permettre, mon cher confrère, de vous donner quelques détails sur cette intéressante résidence, que j'ai visitée plus de vingt fois avant sa destruction, et dont, je puis le dire, j'ai fait une étude toute particulière.

» Cette demeure, décorée, appropriée par Joséphine à la convenance et aux goûts des deux époux, était pleine de pensée, de sentiments : presque chaque ornement avait une signification. L'aigle, qui devint l'emblème de l'empire, se trouvait déjà sur un panneau de la chambre du général Bonaparte. Dans le cabinet de cérémonie du rez-de-chaussée, on remarquait dans la frise une figure dont la robe était parsemée d'abeilles; enfin, dans le salon, on voyait des griffons dont les ailes étaient dorées et le corps peint en vert; c'était la livrée de l'empereur; une foule de choses étaient là en germe, qui reçurent plus tard leur développement. La frise de ce même cabinet était toute une allégorie à la vie du général jusqu'à la campagne d'Égypte, et je n'hésite pas à en attribuer la conception à Joséphine même, à cette organisation rêveuse et fataliste, qui, comme une fée, souffla pour ainsi dire sur les pinceaux de l'artiste.

» Quelle main pouvait donc ainsi, pendant l'absence du général, tracer çà et là sur les murs de cet hôtel de ces choses qui ont un sens mystérieux d'abord, et qui ont ensuite éclaté au grand jour, sinon la main d'une confidente, d'une personne adorée avec laquelle on a fait des rêves d'ambition, et qui a reçu vos pensées les plus intimes ?

» Voilà pour l'ambition, voilà pour la politique. Mais la tendresse y avait aussi sa place. Voyez cette jolie chambre de Joséphine, ou plutôt ce boudoir où ses épaules demi-nues, légèrement bistrées, et ses cheveux épars pouvaient être vingt fois reproduits. Cette chambre était tapissée de glaces jusqu'au fond de l'alcôve. Le plafond était couvert d'une de ces tentures ou voiles (*velarium*), comme on en trouve dans les fresques antiques, avec la différence qu'ici les peintures, étant à l'huile, avaient plus d'éclat. Ce *velarium* était orné de guirlandes et d'une infinité de cygnes posés sur des fleurs.

» Dans la chambre du général, sur la porte de communication, était peinte une tête de Diane, qui devait rappeler au héros qu'il y avait aussi une déesse de la nuit : cette Diane ressemblait à Joséphine.

» Au-dessus de ce petit premier étage où nous sommes maintenant, se trouvait une suite de mansardes. Il y en a où certainement ont couché Hortense et Eugène de Beauharnais. Une pièce qui vous frappait dans ces couloirs étroits était la lingerie. Elle consistait en trois ou quatre placards de boiserie, fort peu profonds et posés tant bien que mal dans les irrégularités for-

mées par les combles. Auprès des provisions de linge des moyennes maisons d'aujourd'hui, il y avait ici fort peu de chose. C'est qu'à cette époque, la société était appauvrie. L'intérieur des ménages était encore très-peu à l'aise. On n'était pas loin de ces circonstances où, par la protection de madame Tallien, le général Bonaparte obtenait du drap pour s'habiller à neuf.

» Voulez-vous avant de descendre jeter un coup d'œil dans ce cabinet de travail du général, placé aussi sous les combles? Pour l'éclairer convenablement, on avait été obligé de mettre sous les fenêtres à tabatières des glaces qui renvoyaient la lumière dans l'intérieur. Le secrétaire de Bonaparte était placé dans une sorte d'alcôve, et en face était une deuxième alcôve avec un lit de repos, sur lequel le général se couchait pour lire plus à son aise. Une particularité de cette pièce, c'est la plaque de la cheminée. Elle est du temps de Louis XIV: elle représente le soleil dardant ses rayons sur un globe marqué de trois fleurs de lis! Ceci était un peu risqué pour l'époque, quand tout le monde s'appliquait à effacer avec soin de ses meubles les moindres vestiges de la tyrannie.

» Mais Napoléon, par sa position et son caractère, était au-dessus de la critique; si on lui eût cherché noise, il aurait répondu avec ces grenades et ces bombes foudroyantes qui étaient peintes sur la porte de ce cabinet.

» Un mot sur le cabinet de bains. On n'ignore pas le goût de Napoléon pour le bain; il y eût passé sa vie; il restait quelquefois deux heures et plus dans sa baignoire. C'est à ce moment que son secrétaire Bourrienne lui lisait les journaux, les brochures, les pamphlets. Le général ouvrait continuellement le robinet d'eau chaude, de manière qu'en peu de temps cette pièce, de fort petite dimension, était pleine d'une vapeur étouffante. Bourrienne alors, n'y tenant plus, se jetait sur la porte pour l'ouvrir et respirer un peu. La baignoire était placée dans une sorte de niche carrée.

» J'ai mesuré cet emplacement; il y a 4 mètre 39 centimètres. En supposant que la baignoire prit au moins 5 centimètres sur cette longueur, restait 4 mètre 34. On voit par ces chiffres éloquents et incontestables que si Napoléon était un très-grand capitaine, il était un fort petit homme; il est certain que dans les gravures et les tableaux sa taille a été un peu grandie.

» On descendait à ce cabinet de bains de la chambre à coucher du général par un escalier si étroit et si bas qu'une ombre seule pouvait s'y glisser. Le même escalier conduisait à une petite pièce du rez-de-chaussée, d'où le général pouvait entrer dans ce salon vert ou cabinet de cérémonie dans lequel de si nombreux pourparlers eurent lieu au moment du 18 brumaire. On remarquait encore à la grande porte de cette pièce une serrure large et mince encastrée dans le chêne, et qui laissait voir des pènes grêles, mais longs et solides. Plus d'une fois, surtout à cette époque, le général dut la fermer de sa puissante main, suivant le personnage

dont il recevait la visite. On voyait encore, au-dessus de cette porte qui s'est refermée sur tant de mystères politiques, deux énormes pitons qui avaient soutenu la tringle d'une draperie épaisse destinée à retenir le son de la voix dans l'intérieur; à la suite, en effet, était le salon où d'autres personnages qui attendaient auraient pu saisir quelques paroles.

» Ces précautions n'étaient pas inutiles; on commençait à remarquer de grands mouvements dans la rue Chantereine, depuis le retour d'Égypte, et certainement la police du Directoire dut envoyer plus d'une fois des écouteurs et des espions. Mais le général s'occupait, aux yeux des visiteurs ordinaires, de beaux-arts et de poésie; on le voyait se promener dans son jardin, un Ossian à la main, roulant dans son esprit des pensées bien éloignées de celles qu'il paraissait lire. Il ressemblait à ces sphinx de bronze dont Joséphine venait d'orner tout récemment le chambranle de la cheminée du salon vert: il était impénétrable comme ces mystérieux symboles des sables de Memphis; il se souvenait qu'Auguste avait un sphinx sur son cachet!

» Tout à vous,

» J. BAÏSSAS.

» P. S. M. Devise, chargé d'enlever les peintures du salon vert, vient m'annoncer que son opération a parfaitement réussi. Grâce soient rendues à l'habile artiste qui a su conserver ce morceau intéressant pour l'art et pour l'histoire.»

* * * Le *Journal amusant* promet à ses abonnés la revue comique du Salon, coloriée, et dessinée par Bertall.

* * * Mademoiselle Valérie, de la Comédie-Française, figure parmi les exposants au Salon de 1857. Elle a envoyé un médaillon en marbre représentant une jeune femme coiffée d'une résille.

* * * M. l'abbé Forgues, curé de Saint-Denis, au Marais, et M. l'abbé Gallard, premier vicaire de la Madeleine, sont nommés chanoines titulaires de Paris.

L'installation des deux nouveaux chanoines a eu lieu ce matin, à l'issue de la messe capitulaire.

* * * M. le baron de Caix de Saint-Aymour annonce, dans une lettre adressée au *Moniteur de la Somme*, qu'il retire sa candidature de la circonscription de Montdidier.

* * * La distribution des prix du grand concours de 1857 aura lieu à la Sorbonne dans l'amphithéâtre d'honneur, le lundi 10 août à midi. Le discours latin sera prononcé par M. J. Girard, professeur de rhétorique au lycée Bonaparte. Le lendemain 11, aura lieu la distribution dans les lycées et collèges de Paris et de Versailles.

* * * Nous avons annoncé l'arrivée à Paris des restes du cousin germain de l'empereur, Jérôme-Napoléon-Charles, prince de Montfort, né à Trieste le 24 août 1814, colonel du 8^e régiment de ligne au service du roi de Wurtemberg, mort en mai 1847, fils du roi Jérôme

et frère, par conséquent, du prince Napoléon et de la princesse Mathilde.

La dépouille de ce prince a été déposée dans un caveau de l'église des Invalides, en présence des maisons de l'empereur et du prince Jérôme.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : Reprise de *Venceslas*, tragédie en cinq actes et en vers, de Rotrou. — Rentrée de madame Madeleine Brohan. — Le *Misanthrope*.

Le Théâtre-Français déploie une activité remarquable : depuis quelques mois il a remonté un grand nombre de pièces de l'ancien et du nouveau répertoire, et il va maintenant chercher jusque chez les prédécesseurs de Corneille et de Molière des pièces dignes de captiver l'attention de son public; il a remonté avec un soin consciencieux *Venceslas*, la meilleure tragédie de Rotrou, et nous l'a montrée sans les corrections de Marmontel ou de Colardeau, qui jadis l'avaient défigurée. La tentative, honorable dans son intention, n'a pas été bien heureuse dans son exécution : le public est resté froid devant cette œuvre incorrecte et inégale, où des élans de génie ne viennent pas, comme chez le vieux Corneille, enthousiasmer l'auditeur, choqué d'un vers trop rude ou d'une pensée obscure. Le sujet de *Venceslas* est tiré d'une pièce espagnole de Francesco de Rosas, intitulée : *On ne peut être père et roi*; le sujet ne manque pas de grandeur : un vieux roi, jadis glorieux, voit son jeune fils se rendre indigne de lui succéder par les désordres de sa conduite et les emportements de son caractère; il le voit maltraiter un héros, le duc de Courlande, et enfin aller jusqu'au crime; car le jeune Ladislas tue, dans une querelle de jalousie, son propre frère; le roi, obligé de punir le meurtrier, éprouve les combats les plus douloureux : le juge et le père se partagent son cœur. Cependant les droits sacrés de la justice sont les plus forts, et il condamne; en vain le jeune homme, qui comptait pour se sauver sur la tendresse paternelle, lui dit avec anxiété :

M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce ?

Venceslas persiste, et avoue néanmoins sa souffrance :

Je mourrai plus que vous du coup qui vous tuera;

Mes larmes vous en sont une preuve assez ample,

Mais à l'État enfin je dois ce grand exemple,

A ma propre vertu ce généreux effort,

Cette grande victime à votre frère mort.

Il ne faudrait pas croire que tous les vers de Rotrou ont cette aisance et cette clarté, quoiqu'on puisse bien un peu critiquer ce *généreux effort*, qui consiste à envoyer son fils au supplice : ce triomphe de la justice offensée n'a rien de généreux; mais passons, s'il n'y avait que cela! Que dire de ces vers si plats adressés

par Ladislas, dans un moment de dépit, à la jeune fille dont il est épris :

Votre beauté m'a plu, j'avouerai ma faiblesse,

Et m'a coûté des soins, des devoirs et des pas;

Mais du dessein, je crois que vous n'en doutez pas,

Quel amphigouri! Qu'est-ce que cette beauté qui coûte des devoirs, et quel sens y a-t-il dans le dernier vers? — Il y en a bien d'autres de cette force, et pire; et puis çà et là on sent un souffle d'inspiration, quelque chose de noble et d'élevé passe dans l'accent qui fait pressentir les fiertés de Corneille, témoin ces vers adressés à Ladislas lorsqu'il marche à la mort :

Adieu! Sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,

Et faites-y douter à toute la province

Si, né pour commander et destiné si haut,

Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud,

Cependant la tragédie ne s'achève pas sur ces pénibles impressions; le peuple, qui aime le jeune prince, brise son échafaud, et demande à grands cris sa grâce; *Venceslas* alors abdique, et n'étant plus roi il peut être père indulgent, ce qui froisse un peu quand on songe qu'il s'agit pour lui de pardonner le meurtre de son autre fils.

Telle qu'elle est, la pièce peut encore tenir une place honorable sur les rayons d'une bibliothèque, et être consultée pour servir à l'histoire du théâtre; mais elle n'est plus à la hauteur des exigences du public actuel : on doit en être d'autant plus convaincu par la dernière tentative du Théâtre-Français, que *Venceslas* a été fort bien interprété par les hommes surtout, M. Maubant a été plein de noblesse dans le personnage principal; M. Beauvallet a la fougue et la rudesse qui conviennent au coupable Ladislas. Mademoiselle Stella Colas manque d'ampleur dans le rôle de Théodore; une débutante, mademoiselle Lebrun, a fait preuve d'intelligence dans celui de Cassandre, et a très-adroitement sauvé les passages un peu scabreux de son rôle.

Madame Madeleine Brohan nous est revenue de Russie très-florissante et à point comme beauté pour le personnage de Célimène, le délice et le supplice de toutes les jeunes coquettes depuis mademoiselle Mars; elle a ajouté à son talent un contingent si incontestable de regards étincelants, de doux sourires, de grâces de toute espèce, que le public fasciné a été facilement satisfait. Madame Madeleine Brohan fera bien d'étudier encore ce grand beau rôle où la beauté suffit un jour, mais où le vrai talent triomphe sans cesse. M. Bressant, qui débutait ce soir-là, est un Alceste charmant, trop charmant. On n'a pas d'autre reproche à lui faire, et il est réel, car on ne peut plus le croire véritablement misanthrope avec cette physionomie qui sourit si bien et cette désinvolture qui révèle presque un homme heureux. M. Delaunay est un Acaste digne de tous les éloges, et mademoiselle Jouassin plie à merveille sa jeunesse aux grâces compassées de la prude Arsinoé.

MAXIME TERMONT.